

Confronter des textes

- Lisez les deux chansons ci-dessous.
- Dans un tableau comparatif, essayez de relever les points communs (tant sur la forme que sur le fond).
- Relevez trois différences importantes.
- Rédigez un paragraphe de confrontation où vous rassemblerez vos idées à l'aide de phrases bien construites.

Ne consultez la correction qu'après avoir essayé en autonomie de rédiger intégralement votre paragraphe.

Remarque : les textes sont extraits du sujet de l'épreuve de français du bac professionnel de 2013 en Nouvelle-Calédonie.

(1311 – FHG FR) – SESSION 2013 – BACCALAURÉAT PROFESSIONNEL – Toutes spécialités

BREVET DES MÉTIERS D'ART – Souffleur de verre – Verrier – décorateur – ÉPREUVE DE FRANÇAIS

Objet d'étude : Au ^{xx}e siècle, l'homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts.

TEXTE A

Que se passe-t-il ?
J'n'y comprends rien
Y avait une ville
Et y a plus rien
Je m'souviens que j'marchais
Que j'marchais dans une rue
Au milieu d'la cohue
Sous un joyeux soleil de mai
C'était plein de couleurs
De mouvements et de bruits
Une fille m'a souri
Et je m'souviens que j'la suivais
Je la suivais
Sous le joyeux soleil de mai
Chemin faisant j'imaginai
Un mot gentil pour l'aborder

Et puis voici
Que dans le ciel bleu de midi
De plus en plus fort j'entendis
Comme arrivant de l'infini
Ce drôle de bruit (*bis*)
Je m'souviens que les gens
S'arrêtèrent de marcher
Et d'un air étonné
Tout le monde a levé le nez
Vers le ciel angélique
Couleur de paradis
D'où sortait cette musique
Comme accordée sur l'infini
C'était étrange
Est-ce qu'il allait neiger des anges
Les gens guettaient dans un mélange
D'inquiétude et d'amusement
Et brusquement
Il y eut un éclair aveuglant
Et dans un souffle incandescent
Les murs se mirent à trembler
Que s'est-il passé ?
J'y comprends rien
Y'avait une ville
Et y a plus rien
Y'a plus rien qu'un désert
De gravats, de poussière
Qu'un silence à hurler
À la place où il y avait
Une ville qui battait
Comme un cœur prodigieux
Une fille dont les yeux
Étaient pleins du soleil de mai
Mon Dieu, mon Dieu
Faites que ce soit
Un mauvais rêve
Réveillez-moi (*bis*)

Il y avait une ville, Chanson de Claude Nougaro (1964)

TEXTE B

(Introduction parlée)

C'est une chanson pour les enfants
Qui naissent et qui vivent entre l'acier
Et le bitume entre le béton et l'asphalte
Et qui ne sauront peut-être jamais
Que la terre était un jardin

(Chanté)

Il y avait un jardin qu'on appelait la terre
Il brillait au soleil comme un fruit défendu
Non ce n'était pas le paradis ni l'enfer
Ni rien de déjà vu ou déjà entendu
Il y avait un jardin une maison des arbres
Avec un lit de mousse pour y faire l'amour
Et un petit ruisseau coulant sans une vague
Venait le rafraîchir et poursuivait son cours
Il y avait un jardin grand comme une vallée
On pouvait s'y nourrir à toutes les saisons
Sur la terre brûlante ou sur l'herbe gelée
Et découvrir des fleurs qui n'avaient pas de nom
Il y avait un jardin qu'on appelait la terre
Il était assez grand pour des milliers d'enfants
Il était habité jadis par nos grands-pères
Qui le tenaient eux-mêmes de leurs grands-parents
Où est-il ce jardin où nous aurions pu naître
Où nous aurions pu vivre insouciants et nus,
Où est cette maison toutes portes ouvertes
Que je cherche encore et que je ne trouve plus

Il y avait un jardin, Chanson de Georges Moustaki (1971)

Tableau comparatif

Textes Axes de confrontation	<i>Il y avait une ville de Nougaro</i>	<i>Il y avait un jardin de Moustaki</i>
Formule d'entrée dans la chanson qui évoque le conte – comme « il y avait une fois... »	<i>Il y avait...</i>	<i>Il y avait...</i>
Évocation d'un lieu perdu qu'on ne peut plus retrouver. Disparition totale de ce qu'a connu le chanteur.	<i>Et y a plus rien</i>	<i>Où est-il ce jardin où nous aurions pu naître Que je cherche encore et que je ne trouve plus</i>
Incompréhension du locuteur : le chanteur ne retrouvant pas ce qu'il connaît se sent désorienté	<i>J'n'y comprends rien Que s'est-il passé ? Y'a plus rien qu'un désert</i>	<i>Où est-il ce jardin Où est cette maison</i>
Souvenirs liés à des sensations	<i>De plus en plus fort j'entendis était plein de couleurs De mouvements et de bruits</i>	<i>Sur la terre brûlante ou sur l'herbe gelée Il brillait au soleil comme un fruit défendu Et un petit ruisseau coulant sans une vague Venait le rafraîchir</i>
Le monde d'après est regardé avec mépris et déception	<i>Y'a plus rien qu'un désert De gravats, de poussière Qu'un silence à hurler</i>	<i>C'est une chanson pour les enfants Qui naissent et qui vivent entre l'acier Et le bitume entre le béton et l'asphalte</i>
Idée du paradis (ou de l'Eden) perdu – symbole d'une grâce oubliée et abattue	<i>Sous le joyeux soleil de mai Un mot gentil le ciel bleu de midi le ciel angélique Couleur de paradis Mon Dieu, Mon Dieu</i>	<i>Un jardin qu'on appelait la terre Où nous aurions pu vivre insouciant et nus, On pouvait s'y nourrir à toutes les saisons</i>
Simplicité des gestes d'avant la chute – monde heureux et utopique évoqué avec nostalgie	<i>Que j'marchais dans une rue Au milieu d'la cohue Une fille m'a souri Et je m'souviens que j'la suivais</i>	<i>Non ce n'était pas le paradis ni l'enfer Il y avait un jardin une maison des arbres Avec un lit de mousse pour y faire l'amour un jardin grand comme une vallée Il était habité jadis par nos grands-pères Qui le tenaient eux-mêmes de leurs grands-parents</i>

Différences

- Nougaro évoque avec plus de violence la perte de la ville.
- Moustaki nous parle de la Terre comme un jardin, il emploie une métaphore.
- Nougaro parle concrètement d'une ville bombardée, sans la citer mais de manière très concrète.
- Nougaro parle de lui pour rendre le drame plus réaliste.
- Moustaki évoque un nous qui désigne probablement toute l'humanité.
- Nougaro décrit le moment où l'on passe d'un monde en paix à un monde en ruine. Il utilise le terme « musique » avec ironie.
- Nougaro s'appuie davantage sur un évènement historique : le bombardement de Nagasaki ou Hiroshima en août 1945 (après le soleil du mois de mai).

Paragraphe de confrontation

Claude Nougaro et Georges Moustaki ont écrit deux chansons qui ont de fortes similitudes. Les deux textes prennent la forme d'un conte pour enfants, commençant par la formule « il y avait », qui plonge immédiatement l'auditeur dans un monde perdu, une réalité disparue. Les auteurs développent une atmosphère nostalgique : une ville peuplée et joyeuse pour Nougaro, un jardin paisible et luxuriant pour Moustaki. Les gestes les plus simples appartiennent à une histoire ancienne : marcher dans la rue, sourire à une jeune fille, se reposer sur l'herbe ou faire l'amour. Les poètes sous-entendent que le monde d'après est moins heureux : c'est une ville en ruines pour Nougaro, c'est un monde de béton pour Moustaki. Une grande différence réside dans le traitement de la transition d'un monde parfait au monde d'après : Moustaki s'adresse aux enfants qui ne connaîtront jamais la pureté du jardin terrestre de leurs aïeux mais n'explique pas ce qui a fait passer d'un univers à l'autre ; tandis que Nougaro décrit l'étrangeté d'un bombardement, il utilise des images pour figurer la stupeur et emploie le terme « musique » en un sens ironique, puisque le bruit des bombes marque une disharmonie dans l'environnement. Nougaro prend certainement pour référence la catastrophe de Nagasaki ou d'Hiroshima en août 1945. Il insiste sur le passage du rêve au cauchemar. Les deux auteurs se rejoignent cependant sur l'idée de désorientation : les hommes chantent leur désarroi face un monde insensé qui met à mort la beauté et les chances de bonheur.

Mener une réflexion à partir d'un corpus

PREMIÈRE PHASE DE TRAVAIL

1. Lisez attentivement l'intégralité du corpus.
2. Prenez des notes sur chaque texte afin de déterminer les idées centrales et les grands enjeux.
3. Formulez les questions soulevées par le corpus.

SECONDE PHASE DE TRAVAIL

1. Lisez la correction de la première phase puis relisez les textes.
2. Rédigez un paragraphe argumenté dans lequel vous montrerez que le chant est un moyen, pour les personnages, d'exprimer toute leur ambition.

Ne citez pas les textes et ne commentez pas les figures de style utilisées par les auteurs. Appuyez-vous sur les idées développées dans les textes pour développer les confrontations.

3. Répondez à cette question en confrontant le corpus à des références personnelles :
Pensez-vous que la musique puisse nous égarer ?

Remarque : les textes sont extraits du sujet de l'épreuve de français du bac général série L de 2019 en Métropole.

Objet d'étude : le texte théâtral et sa représentation du XVII^e siècle à nos jours

Corpus :

- **Texte A** : Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, I, 2, 1670.
- **Texte B** : Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, I, 6, 1775.
- **Texte C** : Victor Hugo, *Ruy Blas*, II, 1, 1838.

TEXTE A

Riche bourgeois cherchant à devenir homme de qualité, Monsieur Jourdain a l'intention d'apprendre les manières des aristocrates. C'est ainsi qu'il s'entoure d'un maître tailleur et d'un maître d'armes, et qu'il prend des cours de musique, de danse et de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyons un peu votre affaire.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier, et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN. *à ses laquais* — Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non ; redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN. — *chantant*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragailleardir par-ci, par-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN. — On m'en apprend un tout à fait joli il y a quelque temps. Attendez... Là... comment est-ce qu'il dit ?

MAÎTRE À DANSER. — Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a du mouton dedans.

MAÎTRE À DANSER. — Du mouton ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Ah ! (*Monsieur Jourdain chante.*)

Je croyais Janneton
Aussi douce que belle ;
Je croyais Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! Hélas !

Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Le plus joli du monde.

MAÎTRE À DANSER. — Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est sans avoir appris la musique.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, I, 2, 1670

TEXTE B

À Séville, le Comte Almaviva vient de retrouver Figaro, son ancien valet. Caché sous l'identité de Lindor, le Comte cherche à séduire Rosine, une jeune fille enfermée par son tuteur qui veut l'épouser contre son gré. De sa fenêtre, Rosine laisse tomber une partition cachant un message adressé au Comte pour lui demander d'expliquer ses intentions.

FIGARO. — Derrière sa jalousie (1). La voilà ! la voilà ! Ne regardez pas, ne regardez donc pas !

LE COMTE. — Pourquoi ?

FIGARO. — Ne vous écrit-elle pas : *Chantez indifféremment ?* c'est-à-dire, chantez comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh ! la v'là ! la v'là !

LE COMTE. — Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris, mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne sais pas faire de vers, moi !

FIGARO. — Tout ce qui vous viendra, Monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... Et prenez ma guitare.

LE COMTE. — Que veux-tu que j'en fasse ? j'en joue si mal !

FIGARO. — Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose ? Avec le dos de la main ; from, from, from... Chanter sans guitare à Séville ! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépesté. (*Figaro se colle au mur sous le balcon.*)

LE COMTE, *chante en se promenant et s'accompagnant sur sa guitare.* —

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connaître ;
Plus inconnu, j'osais vous adorer :
En me nommant, que pourrais-je espérer ?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas*. Fort bien, parbleu ! Courage, Monseigneur !

LE COMTE. —

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis Lindor, ma naissance est commune,
Mes vœux sont ceux d'un simple Bachelier :
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant Chevalier
À vous offrir le rang et la fortune !